

LETTRES SUR LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

LETTRE VI SUR LE CARACTÈRE DE ROUSSEAU

Germaine de Staël

1788

Je n'ai point commencé par peindre le caractère de Rousseau. Il n'a écrit ses Confessions qu'après ses autres ouvrages; il n'a sollicité l'attention des hommes pour lui-même qu'après avoir mérité leur reconnaissance, en leur consacrant pendant vingt ans son génie. J'ai suivi la marche qu'il m'a tracée, et c'est par l'admiration que ses écrits doivent inspirer que je me suis préparée à juger son caractère, souvent calomnié, souvent peut-être trop justement blâmé. Je cherche à ne pas le trouver en contraste avec ses ouvrages; je ne puis réunir le mépris et l'admiration; je ne veux pas croire surtout que dans les écrits le sceau de la vérité puisse être imité par l'esprit, et qu'il ne reste pas aux cœurs purs et sensibles des signes certains pour se reconnaître. Je vais donc essayer de peindre Rousseau; mais j'en croirai souvent ses Confessions. Cet ouvrage n'a pas sans doute ce caractère d'élévation qu'on souhaiterait à l'homme qui parle de lui-même, ce caractère qui fait pardonner la personnalité, parce qu'on trouve simple que celui qui le possède soit important à ses yeux comme aux nôtres; mais il me semble qu'il est difficile de douter de sa sincérité; on cache plutôt qu'on n'invente les aveux que les Confessions contiennent. Les événements qui y sont racontés paraissent vrais dans tous les détails. Il y a des circonstances que l'imagination ne saurait créer. D'ailleurs Rousseau avait un sentiment d'orgueil qui répond de la véracité de ses mémoires. Il se croyait le meilleur des hommes; il eût rougi de penser qu'il avait besoin, pour se montrer à eux, de dissimuler une seule de ses fautes. Enfin je trouve qu'il a écrit ses mémoires plutôt pour briller comme historien que comme héros de l'histoire, il s'est plus occupé du portrait que de la figure; il s'est observé; il s'est peint comme s'il se fût servi de modèle à lui-même je suis sûre que son premier désir était de se faire ressemblant. Je pense donc qu'on peut peindre Rousseau d'après ses Confessions, comme si l'on avait vécu longtemps avec lui; car, en étudiant ce qu'il dit, on peut se permettre de ne pas penser comme lui. Le jugement d'un homme sur son propre caractère le fait connaître même alors qu'on ne l'adopte pas. Rousseau devait avoir une figure qu'on ne remarquait point, quand on le voyait passer, mais qu'on ne pouvait jamais oublier quand on l'avait regardé parler; de petits

yeux qui n'avaient pas un caractère à eux, mais recevaient successivement celui des divers mouvements de son âme ses sourcils étaient fort avancés ils semblaient faits pour servir sa sauvagerie, pour le garantir de la vue des hommes. Il portait presque toujours la tête baissée; mais ce n'étaient ni la flatterie ni la crainte qui l'avaient courbée; la méditation et sa mélancolie l'avaient fait pencher comme une fleur que son propre poids ou les orages ont inclinée. Lorsqu'il se taisait, sa physionomie n'avait point d'expression; ses affections et ses pensées ne se peignaient sur son visage que quand il se mêlait à la conversation; lorsqu'il gardait le silence, elles se retiraient dans la profondeur de son âme ses traits étaient communs; mais quand il parlait, ils étincelaient tous; il ressemblait à ces dieux qu'Ovide nous peint quelquefois quittant par degrés leur déguisement terrestre, et se faisant reconnaître enfin aux rayons éclatants que lançaient leurs regards. Son esprit était lent, et son âme ardente à force de penser, il se passionnait; il n'avait pas de mouvements subits, du moins en apparence; mais tous ses sentiments s'accroissaient par la réflexion. Il lui est peut-être arrivé de devenir amoureux 1 d'une femme, à la longue, en s'occupant d'elle pendant son absence; elle l'avait laissé de sang-froid, elle le retrouvait-tout de flamme. Quelquefois aussi il vous quittait vous aimant encore; mais si vous aviez dit une seule parole qui pût lui déplaire, il se la rappelait, l'examinait, l'exagérait, y pensait pendant huit jours, et finissait par se brouiller avec vous c'est ce qui rendait presque impossible de le détromper. La lumière qui lui venait tout à coup ne détruisait pas des erreurs si lentement et si profondément gravées dans son cœur. Il était aussi bien difficile de rester pendant longtemps très-lié avec lui; un mot, un geste faisait le sujet de ses plus profondes méditations; il enchaînait les plus petites circonstances comme des propositions de géométrie, et il arrivait à ce qu'il appelait une démonstration. Je crois que l'imagination était la première de ses facultés, et qu'elle absorbait même toutes les autres. Il rêvait plutôt qu'il n'existait, et les événements de sa vie se passaient dans sa tête plutôt qu'au dehors de lui. Cette manière d'être semblait devoir éloigner de la défiance, puisqu'elle ne permettait pas même l'observation; mais elle ne l'empêchait pas de regarder, et faisait seulement qu'il voyait mal. Il avait une âme tendre comment en douter, lorsqu'on a lu ses ouvrages? Mais son imagination se plaçait quelquefois entre ses affections et sa raison, et détruisait leur puissance s'il paraissait quelquefois insensible, c'est qu'il n'apercevait pas les objets tels qu'ils étaient; et son cœur eût été plus ému que le nôtre, s'il avait eu les mêmes yeux que nous. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à sa mémoire, celui qui ne trouvera point de défenseur, c'est d'avoir abandonné ses enfants.

Eh bien, ce même homme eût été cependant capable de donner les plus grands exemples d'amour paternel, d'exposer sa vie vingt fois pour conserver la leur, s'il n'eût pas été convaincu qu'il leur épargnait les plus grands crimes en leur laissant ignorer le nom de leur père; s'il n'eût pas cru qu'on voulait en faire de nouveaux Séides. L'indigne femme qui passait sa vie avec lui avait appris assez à le connaître pour savoir le rendre malheureux et le récit qu'on m'a fait des ruses dont elle se servait pour accroître ses craintes, pour le rendre certain de ses doutes, pour seconder ses défauts, est à peine croyable¹.

Rousseau n'était pas fou; mais une faculté de lui-même, l'imagination, était en démente il avait une grande puissance de raison sur les matières abstraites, sur les objets qui n'ont de réalité que dans la pensée, et une extravagance absolue sur tout ce qui tient à la connaissance du monde; il avait de tout une trop grande dose; à force d'être supérieur, il était près d'être fou. C'était un homme fait pour vivre dans la retraite avec un petit nombre de personnes d'un esprit borné, afin que rien n'ajoutât à son agitation intérieure, et qu'il fût environné de calme. Il était bon; les inférieurs l'adoraient; ce sont eux qui jouissent surtout de cette qualité; mais Paris l'avait troublé. Il était né pour la société de la nature, et non pour celle d'institution. Tous ses ouvrages expriment l'horreur qu'elle lui inspirait; il ne lui fut possible ni de la comprendre, ni de la supporter; c'était un sauvage des bords de l'Orénoque, qui se fût trouvé heureux de passer sa vie à regarder couler l'eau. Il était né contemplatif, et la rêverie faisait son bonheur suprême; son esprit et son cœur tour à tour s'emparaient de lui. Il vivait dans son imagination; le monde passait doucement sous ses yeux; la religion, les hommes, l'amour, la politique l'occupaient successivement. Après s'être promené seul tout le jour, il revenait calme et doux les méchants gagnent-ils à rester avec eux-mêmes! On ne peut pas dire cependant que Rousseau fût vertueux, parce qu'il faut des actions et de la suite dans ces actions pour mériter cet éloge; mais c'était un homme qu'il fallait laisser penser sans en rien exiger de plus; qu'il fallait conduire comme un enfant, et écouter comme un oracle; dont le

¹ Un Genevois qui a vécu avec Rousseau pendant les vingt dernières années de sa vie, dans la plus grande intimité, m'a peint souvent l'abominable caractère de sa femme, les sollicitations atroces que cette mère dénaturée lui fit pour mettre ses enfants à l'hôpital, ne cessant de lui répéter que tous ceux qu'il croyait ses amis s'efforceraient d'inspirer à ses enfants une haine mortelle contre lui; tachant enfin de le remplir, par ses calomnies et ses feintes frayeurs, de douleur et de défiance. C'est une grande folie sans doute d'écouter et d'aimer une telle femme; mais cette folie supposée, toutes les autres sont vraisemblables.

cœur était profondément sensible, et qu'on devait ménager, non avec les précautions ordinaires, mais avec celles qu'un tel caractère exigeait; il ne fallait pas s'en fier à sa propre innocence. Rousseau avait moins que personne le divin pouvoir de lire dans tes cœurs; il fallait s'occuper de se montrer ce qu'on était, de mettre en dehors ce qu'on sentait pour lui. Je sais qu'on dira que ce n'est pas là la plus noble manière d'aimer; mais je trouve qu'en sentiment il n'y a qu'une règle c'est de rendre heureux l'objet de nos affections; toutes les autres sont plutôt inventées par la vanité que par la délicatesse.

Rousseau a été accusé d'hypocrisie, d'abord parce que dans ses ouvrages on a trouvé qu'il soutenait des opinions exaltées: tout ce qui est exagéré est faux, disent souvent ceux qui veulent faire croire qu'on est plus loin du but en le passant qu'en n'y arrivant pas. Il y a des personnes exagérées à froid, si je puis le dire, qui, sans être entraînées par degrés, sans-y être amenées par la suite de leurs pensées, avancent tout à coup une opinion extrême et se décident à la défendre: celles-là, c'est un parti qu'elles prennent et non un mouvement qui les emporte; d'autres, dans diverses circonstances de leur vie, ou dans les différentes situations qu'elles peignent dans leurs ouvrages, ne se sentant pas l'accent du cœur, le prennent trop haut, dans la crainte de le manquer celles-là peuvent être soupçonnées d'hypocrisie; mais celui que le transport de son imagination et de son âme élève au-dessus de lui-même, et surtout peut-être au-dessus de ceux qui le lisent, celui que son élan emporte et qui sent un moment ce qu'il n'aura peut-être pas la force de sentir toujours, est-ce cet homme-là que l'on peut croire hypocrite? Ah! cette exaltation est le délire du génie; mais écoutez-le encore; il se pourrait que quand on l'accuse d'avoir passé le but, il n'eût fait que franchir les bornes. Cependant il faut blâmer Rousseau, s'il manque à cette modération sans laquelle on ne persuade pas ceux qui croient que la chaleur de l'âme nuit à la justesse de l'esprit; il faut le blâmer, s'il n'a pas senti que le mouvement moral n'est pas soumis aux lois du mouvement physique, et qu'il n'est pas besoin de le donner plus fort qu'il ne faut, pour le communiquer au degré nécessaire. On accuse encore Rousseau d'hypocrisie, en comparant sa conduite avec ses principes les actions naissent du caractère et peuvent le faire connaître; mais les pensées viennent souvent par inspiration, et l'homme enivré par l'esprit divin qui l'anime n'est plus lui-même, quoiqu'il soit plus vrai que jamais, et qu'en écrivant il s'abandonne entièrement au sentiment qu'il éprouve. Il existe un petit nombre de morceaux d'éloquence dont le caractère auguste et mesuré, calme et ferme, simple et noble, prouve, sans en pouvoir douter,

que leur auteur a toutes les vertus dont il parle; mais quand on ne trouverait pas à Rousseau ce genre d'éloquence, quand il serait vrai qu'il défend les plus grandes, les plus belles, les plus touchantes des vérités avec un enthousiasme trop poétique, pourrait-on le soupçonner d'hypocrisie? Rousseau hypocrite Ah je ne vois dans toute sa vie qu'un homme parlant, écrivant, agissant involontairement: ses actions ne ressemblaient pas à ses principes; mais il se rendait coupable en les appliquant fausement, et non en les désavouant. Il semblait aussi quelquefois que son âme était épuisée par ses pensées, et qu'elle n'avait plus le ressort nécessaire pour agir. Un homme qui l'a beaucoup vu m'a peint souvent avec quelles délices il se livrait au repos le plus absolu. Un jour ils se promenaient ensemble sur les montagnes de la Suisse; ils arrivèrent enfin dans un séjour enchanteur; un espace immense se découvrait à leurs yeux; ils respiraient, à cette hauteur, cet air pur de la nature auquel le souffle des hommes ne s'est pas encore mêlé. Le compagnon de Rousseau espérait alors que l'influence de ce lieu animerait son génie; d'avance il l'écoutait parler mais Rousseau se mit tout à coup à jouer sur l'herbe, comme dans sa première enfance; heureux d'être libre de ses sentiments et de ses pensées, il n'était tourmenté par aucune de ses facultés, et ce fut peut-être un des plus doux moments de sa vie. Ne le voit-on pas, dès son enfance, dans une sorte d'égarement de méditation? ne paraît-il pas marcher comme un aveugle dans la vie, et juger de tout par ses pensées plus que par ses observations ? Il y a des traits dans ses Confessions qui révoltent les âmes nobles; il en est dont il inspire l'horreur lui-même, par les couleurs odieuses dont son repentir les charge sans doute quelques personnes, en finissant cette lecture, ont le droit de s'indigner de ce que Rousseau se croyait le meilleur de tous les hommes; mais, moi, ce mouvement orgueilleux de Rousseau ne m'a point éloigné de lui; j'en ai conclu qu'il se sentait bon. Les hommes se jugent eux-mêmes par leurs intentions plutôt que par leurs actions, et il n'y a que ce moyen de connaître un cœur susceptible d'erreurs et de folies. Il est extraordinaire que Rousseau raconte les fautes de tout genre qu'il a commises mais si ce n'est pas toujours seulement par franchise, c'est quelquefois, je pense, un tour de force qu'il entreprend; il ressemble à ces bons écrivains qui essayent de faire passer un mot-ignoble dans la langue. J'avoue que je vois avec peine, dans ses *Confessions*, des torts qui tiennent aux habitudes de sa première destinée mais l'élévation de l'âme est peut-être une qualité qu'une seule faute fait perdre; elle naît de la conscience de soi, et cette conscience se fonde sur la suite de toute la vie: un seul souvenir qui fait rougir trouble la noble assurance qu'elle inspire, et diminue même le prix qu'on y attache. De tous les vices,

il est vrai, la bassesse est celui qui inspire le moins d'indulgence; l'excès d'une qualité peut être l'origine de tous les autres celui-là seul naît de la privation de toutes; mais quoiqu'il y ait dans les mémoires de Rousseau quelques traits qui manquent sûrement de noblesse, ils ne me paraissent d'accord ni avec son caractère, ni avec le reste de sa vie. On serait tenté de les prendre pour des actes de folie, pour des absences de tête; ces traits semblent en lui des bizarreries; il n'est pas, si l'on peut le dire, l'arbre des fruits qu'il porte c'est peut-être le seul homme qui ait été bas par moments; car c'est de tous les défauts le plus habituel. Ces distinctions paraîtront peut-être trop subtiles pour le justifier je ne sais pas cependant si dans les contrastes étonnants dont les hommes donnent sans cesse l'exemple, il ne faut pas apprendre à les distinguer par des nuances fines. Je crois aussi que quand on, trouve dans la vie d'un homme des mouvements et des actions d'une bonté parfaite, lorsque ses écrits respirent les sentiments les plus nobles et les plus vertueux, lorsqu'il possède un langage dont chaque mot porte l'empreinte de sa vérité, on lui doit de chercher le secret de ses torts, de tenir à l'admiration qu'il avait inspirée, de la retirer lentement. Enfin les caractères vertueux, comme les caractères vicieux, se reconnaissent mieux par des traits de détail que par des actions d'éclat. La plupart des hommes, en bien comme en mal peuvent être une fois différents d'eux-mêmes. Soit qu'on entende parler de Rousseau ceux qui l'ont aimé, soit qu'on lise ses ouvrages, on trouve dans sa vie, comme dans ses écrits, des mouvements, des sentiments, qui ne peuvent appartenir qu'aux âmes pures et bonnes. Quand on le voit aux prises avec les hommes, on l'aime moins; mais dès qu'on le retrouve avec la nature, tous ses mouvements répondent à notre cœur, et son éloquence développe tous les sentiments de notre âme. Comme son séjour aux Charmettes est peint délicieusement! comme il était heureux dans la paix de la campagne Les jeunes gens désirent ordinairement le mouvement ils appellent vivacité le besoin qu'ils en ont mais les âmes vraiment ardentes le redoutent, elles prévoient ce qu'il en coûte pour quitter le repos; elles sentent que le feu qu'on allume peut dévorer mais Rousseau, paisible dans sa retraite, n'éprouvait point le désir d'exercer son génie; rêver, suffisait à ses facultés. Aimer, quel que fût l'objet de sa tendresse; c'était sur cet objet qu'il plaçait ses chimères ce n'était pas à madame de Warens, c'était à l'amour qu'il songeait ses sentiments ne le tourmentaient pas; il n'étudiait pas dans les regards de sa maîtresse le degré de passion qu'il lui inspirait; c'était une personne à aimer qu'il lui fallait. Madame de Warens, sans s'en mêler, faisait son bonheur. Peut-être est-il vrai qu'un grand homme, dominé par le génie de la pensée, que Rousseau surtout,

n'a jamais éprouvé une passion qui vînt uniquement du cœur elle l'aurait distrait, elle n'aurait pas servi son imagination. Il fallait que les facultés de son esprit fussent pour quelque chose dans ses sentiments, il fallait qu'il eut besoin de douer sa maîtresse: une femme parfaite aurait été sa meilleure amie, mais non l'objet de son amour. Je suis certaine qu'il n'a jamais fait que des choix bizarres; je suis certaine aussi que Julie est la personne du monde dont il a été le plus épris c'était un homme qui ne pouvait se passionner que pour des illusions; heureux si elles n'eussent pas troublé son cœur avec plus de violence que la réalité même! Il était né bon, sensible et confiant mais lorsque cette cruelle folie de l'injustice et de l'ingratitude des hommes l'eut saisi, il devint le plus malheureux de tous les êtres: ces moments si doux de sa jeunesse, qu'il peignait avec tant de charmes, ne se renouvelèrent plus; ses rêveries étaient des espérances; ses rêveries devinrent des regrets. A Turin autrefois, un signe de sa jeune maîtresse ravissait son cœur, et maintenant le salut d'un vieux invalide, qui semble ne pas le haïr, est le seul bien qu'il envie². Mais rappelez-vous combien, dans sa jeunesse, il estimait les hommes! S'il a plus changé qu'un autre, c'est qu'il s'attendait moins aux tristes lumières qu'il fut forcé d'acquérir. Eh qui donc perd sans douleur l'aveugle bonté de sa jeunesse? Qui donc perd sans douleur les riantes espérances, la douce confiance du premier âge de la vie? Rousseau n'a pu supporter cette épreuve mais quelle est l'âme sensible dont le cœur se resserre sans peine, et dont l'imagination ne se décolore pas avec regret? L'on a souvent accusé Rousseau d'être né ingrat mais je ne sais pas s'il est vrai que son éloignement pour les bienfaits en soit une preuve. Peut-être est-il des cœurs qui sentent trop ce qu'exige la reconnaissance, pour se soumettre à la devoir à ceux qu'ils n'aiment pas; peut-être en est-il aussi qui trouvent plus de charme dans le sentiment, lorsqu'il naît d'un attrait invincible, d'un choix volontaire, qu'aucun devoir ne commande. On peut craindre que la reconnaissance n'inspire pas assez d'attachement pour ceux qui nous étaient indifférents on peut craindre qu'elle ne se mêle trop aux sentiments que nous éprouvons pour nos amis; enfin ce fier amour de l'indépendance me paraît noble, s'il s'applique aux étrangers, et délicat, s'il regarde les objets de nos affections. Heureux celui qui n'a jamais eu besoin des autres que par le cœur, qui ne s'est soumis que parce

² On se souvient du tableau charmant que Rousseau fait, dans ses *Confessions*, de madame Basile, marchande à Turin, qui lui fit signe avec le doigt, dans une glace, de se mettre à genoux devant elle; et dans son dialogue insensé de *Jean-Jacques avec Rousseau*, il peint le transport qu'il éprouva lorsqu'un vieux invalide le salua, *n'étant as encore entré*, dit-il, *dans la conjuration générale contre moi*.

qu'il aimait, et sur qui personne, excepté les auteurs de ses jours, n'eut jamais d'autres droits que ceux qu'ils reçurent de sa tendresse! Rousseau, il est vrai, en se faisant un système de ses principes, avait le ridicule de toutes ses qualités et souvent même le tort dont elles approchent alors qu'on les exagère: mais l'ostentation même de cette haine pour les bienfaits a de tels avantages, les preuves qu'il faut en donner sont si claires et si rares, qu'on pourrait sans danger se permettre aujourd'hui d'exciter en ce genre la vanité des hommes³.

On a reproché à Rousseau, car celui que toutes les âmes sensibles devaient défendre comme leur propre cause a trouvé bien des accusateurs; on a reproché à Rousseau d'avoir le désir de se singulariser: celui qui obtenait à son gré la palme de la gloire devait-il souhaiter de se signaler par des bizarreries ? et quand la supériorité de son génie le rendait si extraordinaire, peut-on croire qu'il cherchât à l'être par une originalité puérole? Il voulait, dit-on, se faire remarquer de toutes les manières possibles; et jamais homme n'a tant aimé la solitude. Voyez comme il était heureux pendant le temps qu'il passa dans, l'île Saint-Pierre! Séjour charmant! asile délicieux! c'est là que l'âme de Rousseau erre encore; c'est dans les lieux qui excitèrent ses pensées qu'il faut aller rendre hommage à sa mémoire les âmes sensibles conçoivent aisément le bonheur qu'on goûtait dans cette retraite. Rousseau s'y livrait à ses profondes méditations mais d'autres auraient pu s'y abandonner à de plus douces pensées ; et tandis qu'il réfléchissait sur le temps, le monde et la vie, une femme malheureuse aurait senti le calme de la nature pénétrer doucement jusqu'à son cœur.

Les hommes sont peut-être plus faits pour la solitude qu'ils ne pensent. Vers le milieu de la vie, on pourrait s'y trouver heureux; on ne serait plus attiré dans le monde par l'espérance; on porterait dans la retraite des souvenirs qui rempliraient l'imagination, et ta mort serait encore trop éloignée pour sentir le besoin de s'entourer des vivants.

Rousseau fuyait ce qu'on appelle la société, mais il aimait les paysans, et le mouvement que la vue des hommes répand dans la campagne lui plaisait. Les habitants de l'île Saint-Pierre l'adoraient; ils étaient frappés de sa bonté; les malheureux sont si doux dans un moment de repos! Rousseau, ravi des simples mœurs de ces paysans, s'abandonnait de nouveau à sa première estime pour les

³Est-il possible de ne pas admirer la noble fierté avec laquelle le pauvre Rousseau de Genève refusa constamment la pension que le roi d'Angleterre lui offrait?

hommes; il les retrouvait semblables à l'idée qu'il s'en était faite il montrait pour les enfants une prédilection extrême; il avait tant besoin d'aimer, que son cœur s'y livrait quand l'objet seulement ne s'y opposait pas. Pourquoi donc, dans les jardins d'Ermenonville, ne fut-il pas heureux comme dans l'île Saint Pierre ? pourquoi donc, hélas est-ce dans ce séjour qu'il a terminé sa vie? Ah! vous qui l'accusiez de jouer un rôle, de feindre le malheur, qu'avez-vous dit quand vous avez appris qu'il s'est donné la mort⁴ ? C'est à ce prix que les hommes lents à plaindre les autres croient à l'infortune. Mais qui put inspirer à Rousseau un dessein si funeste? C'est, m'a-t-on dit, la certitude d'avoir été trompé par la femme qui avait seule conservé sa confiance, et s'était rendue nécessaire en le détachant de tous ses autres liens. Peut-être aussi que les longues rêveries finissent par plonger dans le désespoir; les premiers jours sont ravissants, l'on se trouve, l'on jouit de ses sentiments et de ses pensées: mais peut-on fixer longtemps ses regards sur la destinée de l'homme, sans tomber dans la mélancolie? mais surtout, y a-t-il des têtes assez fortes pour supporter la vie inactive et la contemplation habituelle? Rousseau accroissait par la réflexion toutes les idées qui l'affligeaient; bientôt un regard, un geste d'un homme qu'il rencontrait, un enfant qui s'éloignait de lui, lui parurent de nouvelles preuves de cette chaîne universelle dont il se croyait l'objet; mais, malgré cette cruelle défiance, il est toujours resté le meilleur des hommes. Il croyait que tout ce qui l'entourait conspirait à lui faire du mal, et jamais la pensée de le rendre ou de le prévenir n'est entrée dans son âme. Il se croyait destiné à souffrir, et n'agissait pas contre sa destinée. J'ai vu des hommes qu'il avait aimés, dont il s'était séparé, s'attendrir au souvenir de leur liaison, s'accuser de négligences qui avaient pu faire naître les soupçons de Rousseau, l'aimer dans son injustice, regarder enfin le genre de folie qui le tourmentait

⁴ On sera peut-être étonné de ce que je regarde comme certain que Rousseau s'est donné la mort. Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé reçut une lettre de lui quelque temps avant sa mort, qui semblait annoncer ce dessein. Depuis, s'étant informé avec un soin extrême de ses derniers moments, il a su que le matin du jour où Rousseau mourut, il se leva en parfaite santé, mais dit cependant qu'il allait voir le soleil pour la dernière fois, et prit, avant de sortir, du café qu'il fit lui-même. Il rentra quelques heures après, et, commençant alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appelât du secours et qu'on avertit personne. Peu de temps avant ce triste jour, il s'était aperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas il parut accablé de cette découverte et resta huit heures de suite sur le bord de l'eau dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances, il n'est plus possible de douter que ce grand et malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie.

comme étranger à lui, comme une barrière qui empêchait de se rapprocher, mais non de souhaiter de le rejoindre. Les défiants, tels qu'on les voit dans le monde, apprennent à juger les hommes d'après ce qu'ils sont eux-mêmes; ils se craignent dans les autres mais Rousseau n'était défiant que parce qu'il ne croyait plus au bonheur, parce qu'il avait été tellement convaincu de la parfaite bonté des hommes, que, forcé de n'y plus croire, rien ne lui paraissait plus certain sur la terre il l'était aussi, parce que sa sublime raison sur les plus grands sujets ne l'empêchait pas d'être dominé par une idée insensée, de croire qu'il était détesté par tous les hommes. Ah! que je trouve durs ceux qui disent qu'il fallait bien de l'orgueil pour se croire ainsi l'objet de l'attention universelle! Quel triste orgueil que celui qui le portait à penser qu'il n'existait pas sur la terre un être qui ne ressentit de la haine pour lui Pourquoi n'a-t-il pas rencontré une âme tendre qui eût mis tous ses soins à le rassurer, à relever son courage abattu, qui l'eût profondément aimé; il eût fini par s'y confier le sentiment auquel l'amour- propre ni l'intérêt ne se mêlent est si pur, si tendre et si vrai, que chaque mot le prouve, que chaque regard ne permet plus d'en douter. Ah! Rousseau, qu'il eût été doux de te rattacher à la vie, d'accompagner tes pas dans tes promenades solitaires, de suivre tes pensées, et de les ramener par degrés sur des espérances plus riantes! Que rarement on sait consoler les malheureux! qu'on se met rarement au ton de leur âme. On oppose sa raison à leur égarement, son sang-froid à leur agitation et leur confiance s'arrête, et leur douleur se retire plus avant encore dans leur cœur. Ne cherchez pas à leur prouver qu'ils n'ont pas de vrais sujets de peines offrez leur plutôt quelques nouveaux moyens de bonheur laissez-les croire à l'infortune qu'ils sentent les consolerez-vous, en leur apprenant que le malheur qui les accable n'est pas digne de pitié! Ah! si la perte d'un objet passionnément aimé eût causé la tristesse de Rousseau, je ne m'affligerais pas de ce qu'il a péri sans consolations, de ce qu'un être sensible ne lui a pas consacré sa vie. Quelles paroles d'espérance peut-on faire entendre à celui qu'un semblable malheur a frappé? que fait-il sur la terre, qu'attendre la mort? Quelles expressions de tendresse peut-on lui adresser ? un autre les a prononcées elles le font tressaillir de douleur. Quelle société vaut pour lui le souvenir qui ne quitte pas son cœur? quelles jouissances pourrait-il avoir, sans sentir le regret de les éprouver seul? Non, à ce malheur, quand le cœur en connaît l'étendue, la Providence ou la mort peuvent seules servir de consolation. Mais le désespoir de Rousseau fut causé par cette sombre mélancolie, par ce découragement de vivre, qui peut saisir tous les hommes isolés, quelle que soit leur destinée. Son âme était flétrie par

l'injustice; il était effrayé d'être seul, de n'avoir pas un cœur près du sien, de retomber sans cesse sur lui-même, de n'inspirer ni de ressentir aucun intérêt, d'être indifférent à sa gloire, lassé de son génie, tourmenté par le besoin d'aimer, et le malheur de ne pas l'être. Dans la jeunesse, c'est du mouvement qu'on cherche, c'est de l'amour qu'il faut mais vers le déclin de la vie, que ce besoin d'aimer est touchant il n'est ressenti que par une âme douce et bonne, qui veut s'ouvrir et s'épancher, que la personnalité fatigue, et qui demande à se quitter pour vivre dans un autre. Rousseau était aussi tourmenté par quelques remords il avait besoin de se sentir aimé pour ne pas se croire haïssable. Être deux dans le monde calme tant de frayeurs des jugements des hommes et de Dieu même semblent moins à craindre alors. Rousseau s'est peut-être permis le suicide sans remords, parce qu'il se trouvait trop seul dans l'immensité de l'univers. On fait si peu de vide à ses propres yeux, quand on n'occupe pas de place dans un cœur qui nous survit, qu'il est possible de compter pour rien sa vie. Quoi! l'auteur de Julie est mort pour n'avoir pas été aimé Un jour, dans ces sombres forêts, il s'est dit *Je suis isolé sur la terre, je souffre, je suis malheureux, sans que mon existence serve à personne: je puis mourir.* Vous qui l'accusiez d'orgueil, sont-ce des succès qui lui manquaient? n'en pouvait-il pas acquérir chaque jour de nouveaux? Mais avec qui les eût-il partagés? qui en aurait joui pour l'en faire jouir? Il avait des admirateurs, mais il n'eut pas d'amis. Ah! maintenant un inutile attendrissement se mêle à l'enthousiasme qu'il inspire! ses ouvrages, si remplis de vertu, d'amour de l'humanité, le font aimer quand il n'est plus; et quand il vivait, la calomnie retenait éloigné de lui; elle triomphe jusqu'à la mort, et c'est tout ce qu'elle demande. Que le séjour enchanteur où sa cendre repose s'accorde avec les sentiments que son souvenir inspire! cet aspect mélancolique prépare doucement au recueillement du cœur que demande l'hommage qu'on va lui rendre. On ne lui a pas élevé en marbre un fastueux mausolée; mais la nature sombre, majestueuse et belle, qui environne son tombeau, semble un nouveau genre de monument qui rappelle et le caractère et le génie de Rousseau: c'est dans une île que son urne funéraire est placée on n'en approche pas sans dessein; et le sentiment religieux qui fait traverser le lac qui l'entoure prouve que l'on est digne d'y porter son offrande. Je n'ai point jeté de fleurs sur cette triste tombe; je l'ai longtemps considérée, les yeux baignés de pleurs; je l'ai quittée en silence, mais sans pouvoir m'arracher au souvenir qu'elle rappelait. Vous qui êtes heureux, ne venez pas insulter à son ombre! laissez au malheur un asile où le spectacle de la félicité ne le poursuive pas. On s'empresse de montrer aux étrangers qui se promènent dans ces bois les sites que Rousseau préférait, les lieux

où il se reposait longtemps, les inscriptions de ses ouvrages, d'Héloïse surtout, qu'il avait gravées sur les arbres ou sur les rochers. Les paysans du village se joignent à l'enthousiasme des voyageurs, par des louanges sur la douceur, sur la bienfaisance de ce pauvre Rousseau. *Il était bien triste*, disent-ils, *mais il était bien bon*. Dans ce séjour qu'il a habité, dans ce séjour qui lui est consacré, on dérobe à la mort tout ce que la mémoire peut lui arracher; mais l'impression de la perte d'un tel homme n'est que plus terrible on le voit presque, on l'appelle, et les abîmes répondent. Ah! Rousseau! défenseur des faibles, ami des malheureux, amant passionné de la vertu, toi qui peignis tous les mouvements de l'âme, et t'attendris sur tous les genres d'infortune, tu es bien digne à ton tour de ce sentiment de compassion que ton cœur sut si bien exprimer et ressentir puisse une voix, digne de toi, s'élever pour te défendre! et puisque tes ouvrages ne te garantissent pas des traits de la calomnie, puisqu'ils ne suffisent pas à ta justification, puisqu'on trouve des âmes qui résistent encore aux sentiments qu'ils inspirent pour leur auteur, que l'ardeur de te louer enflamme du moins ceux qui t'admirent! Les larmes des malheureux effacent chaque jour les simples inscriptions que l'amitié fit graver sur la tombe de Rousseau. Je demande que la reconnaissance des hommes qu'il éclaira, des hommes dont le bonheur l'occupa toute sa vie, trouve enfin un interprète; que l'éloquence s'arme pour lui, qu'à son tour elle le serve. Quel est le grand homme qui pourrait dédaigner d'assurer la gloire d'un grand homme? Qu'il serait beau de voir dans tous les siècles cette ligue du génie contre l'envie! que les hommes supérieurs, qui prendraient la défense des hommes supérieurs qui les auraient précédés, donneraient un sublime exemple à leurs successeurs! le monument qu'ils auraient élevé servirait un jour de piédestal à leur statue. Si la calomnie osait aussi les attaquer, ils auraient d'avance mis en défiance contre elle, émoussé ses traits odieux; et la justice que leur rendrait la postérité acquitterait la reconnaissance de l'ombre abandonnée dont ils auraient protégé la gloire.